

IMAGES D'UNE AUTRE NATURE

Pendant près de 10 ans (de 1985 à 1994), Catherine Gfeller a traité le thème du paysage dans des contrées lointaines (Chili, Bolivie, Tibet, Sahara, Californie, Andalousie etc.)

Il s'agissait de compositions épurées, rigoureuses, parfaitement cadrées pour éviter toute fausse note. On pouvait y voir la courbe belle et sensuelle d'une colline couleur or-de-blé, accompagnée de sillons d'un champ fraîchement labouré. Pas de trace d'homme ni d'autres éléments perturbateurs. Juste la nature. Cultivée. Belle. Présentée dans des couleurs somptueuses, veloutées qui ressemblaient à des traces de peinture. Catherine Gfeller se plaisait à dire que cette activité ressemblait à de la peinture au moyen de l'appareil photo. Ces images véhiculaient une nostalgie presque érotique, nostalgie d'un paradis que chaque spectateur sait perdu à jamais. Gfeller était à la croisée des chemins. Ces clichés étaient d'une tendresse émouvante mais comme hors de la vie. Elle aurait pu continuer à évoluer au milieu de ces paysages naturels pendant des années.

Or, quelques années plus tard (dès 1995) nous retrouvons Catherine Gfeller à New York. Elle a choisi de se confronter pleinement à la ville et à la vie. Et c'est ainsi qu'elle est devenue artiste à part entière. *Artiste* signifie quelqu'un qui réfléchit à la condition humaine en se servant de son pinceau, de son crayon, de son appareil de photo et qui nous livre sa vision du monde.

Elle était donc partie à New York comme beaucoup d'autres

Ce serait un lieu commun que de décrire ici le caractère multiple de cette ville fascinante et dévoreuse. Dès lors un paysage d'un autre genre entoure Catherine Gfeller!

Elle s'y abandonne totalement. Avidée d'images, elle laisse venir à elle tout ce magma. Non pas comme quelqu'un qui regarde la télévision et se fait "bombarder" d'images virtuelles, fabriquées et cathodiques, qui s'endormirait là-dessus, qui ferait peut-être un mauvais rêve et qui, le lendemain, aurait tout oublié. Mais comme quelqu'un dans la vie réelle, dans la vie de tous les jours, sur la macadam, tout au fond des gratte-ciel.

A la verticalité des immenses gorges de pierre, elle oppose ses frises horizontales. Que c'est bien trouvé! Catherine Gfeller peut commencer à raconter ses histoires. Des

histoires vraies. Des histoires de *nature urbaine*. Des histoires quotidiennes au milieu du magma, du chaos, du désordre avec des couleurs surprenantes. En européenne cultivée, trop cultivée peut-être à ses débuts new yorkais, Gfeller les domptera, les structurera, les poétisera avec des stratégies picturales simples: cliché pris sur le vif puis répété et organisé spatialement de telle sorte que des variations enjouées se fassent jour. Sa technique spéciale d'impression sur un papier à gravure transforme les données agressives de la ville.

J'aime ces frises. Après des débuts quasi abstraits de formes et de couleurs tirés d'aplats architecturaux, petit à petit ces mises en scène se peuplent de gens. Avec beaucoup de retenue d'abord, comme s'il s'agissait là d'intrus potentiellement dangereux. Ils défilent devant nous, parallèles à l'image la plupart du temps, de gauche à droite ou vice versa. Ce sont des porteurs d'histoires quotidiennes. Cette simplicité fait du bien. Elle est en contraste avec tout ce que les artistes ont toujours eu pour mission de raconter dans des frises publiques ou privées. Celles qui courent autour des temples grecs par exemple, peuplées de batailles sanglantes et de victoires sur l'ennemi.

Et Catherine Gfeller avance à grands pas dans l'élaboration de frises toujours nouvelles. Très contrôlées et contenues au début, ces frises se libèrent depuis quelque temps. Elles se "chaotisent", pourrait-on dire. Et plus le chaos y pénètre, plus la structure organisationnelle de leur mise en scène crée une tension heureuse, créatrice, éclatante avec les sujets proposés. A la jubilation de la couleur du milieu des années 90 se joint celle d'un pouls effréné.

Les Frises urbaines se transforment en *Rituels urbains*. La figure humaine, cette fois-ci, est représentée en grand. Elle marche vers nous, seule ou en groupe. Elle dynamise l'image et les agencements des différentes parties se font de manière de plus en plus compliquée: interpénétration des images les unes dans les autres, superpositions osées, miroitements, le tout monté dans des "frises" souvent verticales, ce qui contribue évidemment à laisser derrière soi le rythme épique des frises de 95 à 97, et ce au profit d'une cadence très accélérée. Catherine Gfeller nous raconte maintenant des histoires déchaînées. Ce sont des histoires multicolores, riches, mettant en exergue ce que nous sommes, nous pauvres "indiens des villes" avec toutes nos joies et toutes nos peines.

Cette fois-ci Catherine Gfeller est totalement du côté de la vie. Elle a su remplir sa culture esthétique très européenne avec le chaos quelquefois violent de la grande ville. Cela donne un mélange de plus en plus explosif.....

Walter Tschopp, juillet 1999
Conservateur des arts plastiques
Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel (Suisse)